

DU MÊME AUTEUR

JUDAS, Autrement, « Figures mythiques », 1999
PALMITO D'ÉVIAN, Calmann-Lévy, 2005
BOUCHÈRE, Calmann-Lévy, 2006
JOHNNY, Le Rocher, 2008

CATHERINE SOULLARD

LES ASPERGES

roman

Couverture

Conception graphique : ateliersJeanGrisoni
Photographie de couverture : © Jean Grisoni

Maquette

TATO

www.lepassage-editions.fr

© Le Passage Paris-New York Editions, 2010



LEPASSAGE

à J.-F. C.

*J'aurais dû ne pas demander
mon bonheur aux autres.*

Benjamin Constant

I.

Ni eau ni savon et pas d'alcool surtout. De l'éosine aqueuse que vous tamponnez légèrement sur la plaie. À l'aide de compresses stériles. Très légèrement. Attendez je vais vous montrer. C'est au niveau de la nuque, du crâne ou du front? Non, si vous souffrez, si vous ne pouvez rien avaler, n'hésitez pas, allez aux urgences. La brûlure est-elle ascendante, perforatrice, en vrille? Switcher avec un autre antibiotique, le soir au coucher, rien de plus à vous proposer, ça ira, ne vous en faites pas. Le reflux est-il contrôlable? Des lambeaux de phrases remontaient. Ça devrait aller mieux, ne vous inquiétez pas. Des lambeaux de phrases toujours les mêmes, panseuse les jours les nuits dans un hôpital parisien, toujours les mêmes, ça va venir, rien ne presse, vous verrez, croyez-moi, ayez confiance, ça ira, mais ces bribes, mais ces mots dansant dans le désordre, ne vous en faites pas, soyez patient, ça ira, après ce temps, trois ans, ce vrac sans queue ni tête, le reportage hier à la télé, les élucubrations du père Pouillot, son opération de la hanche, tout revenait, et moi et lui, son hospitalisation au CHU de Poitiers, les assistantes

sociales, le Bien-Être, la maison médicalisée à Ingrandes, cure et prise en charge postopératoire, je revois la pancarte, je n'ai rien oublié, c'était moi, à Méridy, qui l'attendais, parce que, désormais, une aide lui était nécessaire. Cette aide, c'était moi.

2.

Je m'appelle Ame, et j'habitais la maison à côté de celle en pierres meulières du père Pouillot. Arsène Pouillot vivait seul, sans enfants; il y avait bien Angèle dont il disait pour couper court aux questions qu'elle était sa nièce mais celle-ci n'appartenait pas du tout à sa famille, elle était la fille de Bastien, un de ses vieux copains de maquis, assassiné par les Allemands, dont la femme, Madeleine, était morte d'un cancer généralisé alors que la petite n'avait pas encore quinze ans. Arsène s'était occupé de l'orpheline. Elle était devenue une nageuse de tout premier ordre, spécialiste du cent mètres crawl, qui était partie en Floride, à Fort Lauderdale, pour suivre des stages de perfectionnement; elle avait fini par rester et par épouser son entraîneur; ensemble, ils avaient monté leur propre club de natation; elle avait envoyé une photo, on les voyait, enlacés, souriants, à côté d'un dauphin grandeur nature. Tout cela remontait à loin; depuis, plus de nouvelles, même pas une petite carte à Noël, rien.

Arsène Pouillot se plaignait peu, enfin, de pas grand-chose, des broutilles, les jambes de temps à autre, des

fourmillements, et puis la hanche, l'autre, celle qui n'avait pas été opérée; les jours de pluie il marchait mal mais enfin il marchait, et la tête fonctionnait aussi bien que possible.

3.

Il ouvrit la porte, j'ouvris les volets. Il alluma l'électricité, le chauffage, il aimait la chaleur; même en cette fin de septembre, il fallait chauffer, je le regardais faire, il n'hésitait pas, il avait les gestes exacts, devant les différents interrupteurs, l'accélérateur, le brûleur, lequel fallait-il enclencher en premier, c'était la dernière de ses préoccupations, il appuya sur le bouton rouge et sur le vert en même temps, avec un air satisfait. Ce Pouillot était un drôle. Avant de le prendre en charge, j'avais voulu voir sa tête; j'étais allée lui rendre visite au Bien-Être; en fait de connaissance, j'avais été servie, il n'avait pas desserré les dents et aujourd'hui, c'était pareil, il rentrait chez lui et cela seul lui importait, retrouver ses petites affaires, sa maison. Que je fusse là ou pas, il s'en foutait, non, pas tout à fait, il venait de me demander d'aller ouvrir le compteur d'eau devant la maison, sous la trappe en métal noir. En rentrant, je me lavai les mains, j'en profitai pour donner un coup à l'évier qui n'était pas très net. L'eau était glaciale.

Nous nous assîmes pour boire un verre de guignolet dans la cuisine. Sur le buffet, un crucifix de bois sombre

aux dimensions conséquentes et le portrait des tourtereaux à côté du dauphin. Face à lui, sur le mur, un cadre rassemblait quelques photos en noir et blanc, le plateau des Glières avec à l'arrière-plan la chaîne des Aravis, un groupe d'hommes avec bérets patrouillant dans la neige, au-dessus de tout cela, le portrait d'un certain Tom, le nom était écrit en dessous, un fanion sur lequel était inscrit « vivre libre ou mourir », juste à côté d'une coupure de presse jaunie, *Les Cahiers du Témoignage chrétien*, et ce message de Bernanos : « Où allons-nous ? »

Le verre fini, je préparai un semblant de repas, jambon et sachets de purée mousseline. Ce n'était pourtant pas sorcier d'écraser des pommes de terre avec du lait et une poignée de gros sel, non ? Promis, je ne recommencerais pas. Déjeuner rapide, Arsène Pouillot ne s'en formalisa pas ; bien que gourmand, il n'aimait pas passer du temps à table, moi non plus. Les radiateurs tiédissaient, la maison se réchauffait. Je vidai sa valise, fis tourner une machine, ouvris son lit pour qu'il pût s'y reposer ; il se sentait fatigué, je l'aidai à se glisser sous l'édredon mais il le repoussa, il n'y avait qu'à le mettre par terre, d'accord, le téléphone sur la table de nuit, au cas où. Mon contrat prévoyait une visite le matin et une autre à l'heure du déjeuner. L'après-midi, la nuit, il se débrouillait seul.

4.

Le perron du père Pouillot descendu, je fis les quelques pas qui me séparaient de la grille, je venais de la faire repeindre et j'attendais avec impatience que la patine atténuat sa brillance, je ne pensai à rien, je respirai à fond accompagnant du souffle les mouvements de mon ventre et je rentrai chez moi en poussant la petite porte verte sur la gauche. Elle grinça. Je retins mes pieds sur le gravier. Qu'en ce début d'après-midi ils suspendent tout désordre et fassent le moins de bruit possible, qu'ils œuvrent pour l'harmonie. Un rayon de soleil tombait en oblique sur la grange à tabac, j'allai fermer sa porte, restée ouverte, retraversai la cour en sens inverse, jetai un coup d'œil à l'allée étroite bordée de tilleuls qui montait vers le potager.

C'était mon petit monde. Pas de perspectives lointaines, pas de regard surplombant, mais un jardin clos, une cour, une grille qui donnait sur la grand-place du village, une maison de pierres dans laquelle je ne rentrais plus jamais par le perron et sa majestueuse entrée, mais de l'autre côté, par l'intérieur, par la cuisine vaste et sombre, de plain-pied avec

une bande de trottoir en ciment qui venait mourir sous les cailloux brisés. Pas de fenêtres dans cette pièce, la lumière ne venait que par la porte vitrée. Une fois rentré, ce que l'on voyait c'était bien sûr ce qu'on avait devant soi, la grange à tabac, et le hangar sur le côté gauche, mais surtout au premier plan toujours côté gauche, longeant le trottoir, y débordant, un superbe massif de millepertuis sauvages.

Tous les matins, j'en vérifiais l'existence, j'ouvrais la porte, rabattais les contrevents sur le mur quand je n'avais pas oublié de les fermer le soir, et mon œil glissait à gauche sur la masse jaune, leur lumière dans l'aube, le léger balancement des pistils dans l'air chaud, l'été, le tremblé des tiges et des feuilles, le bruissement assourdi, doux et rassurant, dans la pluie et le vent. La Minne y passait quelquefois, furtive, courant après tout ce qui volait. L'été, elle se nichait au bas des tiges, sous la frondaison jaune, et s'endormait dans l'angle de la maison. Son pelage tigré se fondait dans le vert, le jaune, dans la terre, le mur, on ne distinguait plus ce qui appartenait à l'un ou à l'autre, et ses yeux mordorés disparaissaient dans ce ciel coloré et mouvant.

5.

Les millepertuis miroitaient dans le soleil. Il était midi. La lumière tournerait vite, dans quelques minutes ils seraient à nouveau dans l'ombre, mais pour l'instant c'était un éclatement de jaune, comme si ce soleil avait eu soudain le pouvoir de monter la couleur, de l'enhardir. La Minne se chauffait contre le mur de la cuisine. Je m'étais accroupie à côté d'elle.

La Minne fait ce qu'elle veut, elle a tous les droits ; à l'heure des repas, elle assemble ses deux pattes avant sur la table de la cuisine, bien rangées devant mon assiette, et elle tente une percée vers une miette de pain, un bout de viande, ou un petit amas de crème ; elle s'immobilise, attend quelques secondes mais, c'est plus fort qu'elle, elle esquisse le mouvement, à peine, recule la patte, la relance ; elle ne se retient plus, essaie de grappiller, d'attraper la mie imbibée de jaune d'œuf que j'ai laissée pour elle dans un coin de l'assiette ; sa patte se fait cuillère, la mie glisse sur le bord, la gloutonne l'accompagne ; avec l'autre patte, elle essaie de la bloquer mais l'assiette bouge, elle place une patte dedans, carrément.

Je laisse faire. Elle n'y tient plus, avance le museau, lèche le gluant du jaune, elle a tout son temps ; je fais semblant d'enlever l'assiette, je lui parle, elle sait que je lui souris, elle happe alors le morceau, le tient entre ses dents et saute à terre. C'est un fauve qui file mâchonner son trésor.

Ma vie quotidienne s'était organisée autour du père Pouillot, de La Minne et du jardin. Je soignais les millepertuis, les taillant et rabattant à la cisaille en avril afin d'obtenir un tapis bien dense, arrosant quand il faisait trop chaud l'été, aérant, divisant, marcottant, bouturant, les admirant l'hiver quand sous la neige ils persistaient à vivre, éclatants et tristes. On dit que c'est le sang de saint Jean-Baptiste, de sa tête tranchée, qui éclaire l'envers des feuilles de taches rouges ; la gracilité des corolles et leur couleur, la fragilité étoilée des étamines, parfois plus pâles, cette plante avait quelque chose de singulier qui me touchait, discrète et vaillante, s'exposant et se retirant tout à la fois, et elle avait des pouvoirs magiques auxquels il m'amusait de croire ; quelques feuilles déposées sous l'oreiller d'un dormeur la veille de la Saint-Jean lui épargnaient la mort pendant les douze mois à venir. Ainsi une fois par an avais-je pris cette habitude en faisant le lit du père Pouillot.

Question entretien, ce qu'il y avait à faire, je le faisais, et surtout, je les regardais. J'attendais qu'il s'y passe quelque chose, qu'une bouffée d'air les soulève et les fasse palpiter. Je m'étais mis en tête d'en dénombrer les fleurs ; il me vient

ainsi parfois de curieuses idées de tâches surhumaines, le problème étant qu'aussitôt perçues, ces envies me deviennent impératives. Je compte, je choisis le point d'origine, il est essentiel, il s'agit de s'y tenir, de le garder, visible, en mémoire. Je pars d'un côté, longe le périmètre et entre dans le massif, la deuxième rangée, la troisième, la quatrième, plus petite à chaque fois, je tourne en vrille jusqu'au cœur. Il faut procéder doucement, ne pas se laisser distraire, ni s'énerver, aller à rythme égal ; sinon, c'est foutu, c'est le fouillis, est-ce cent quatre-vingt-cinq fleurs ou cent quatre-vingt-sept, on ne sait plus où l'on en est, on s'embrouille, c'est le noir, où reprendre, à partir de quelle fleur a-t-on perdu le fil, à partir de quel plant, oublié, il faut reprendre à zéro, retrouver l'origine, en changer peut-être, c'est la tentation, toujours, élire un autre point pour recommencer et se dire que tout ira mieux, c'est évident, si l'on commence de l'autre côté, toutes les raisons du monde sont bonnes pour infirmer l'expérience précédente et penser que la suivante sera meilleure, plus belle et surtout qu'elle ira à son terme, dans quelques minutes on saura à combien de fleurs ce massif d'herbe aux fées a donné naissance, le changement de sens est symbolique, on en a bien conscience, c'est cela qui fait vivre, modifier le cours des choses, essayer, changer de sens, on se dit tout cela en comptant, comptant, comptant et recomptant, il faut arrêter de penser, s'absorber dans les chiffres, dans le compte qui s'accroît d'une unité chaque fois, résister à l'envie d'en prendre trois à la fois, pour aller plus vite, ou même deux.

Non. Le temps est nécessaire, le temps pour ne pas se tromper, ne pas s’emmêler les pinceaux, une fleur après l’autre, on arrivera au bout, au bout si... Mais faut-il compter les boutons ou attendre, oui, attendre, que tous les boutons soient en fleurs, j’ai commencé trop tôt, trop tard, le compte était mauvais, il faut aller à rebours et attendre encore, attendre, ou bien recommencer ?

Avec La Minne, je m’apaisais, elle bougeait et c’était merveilleux. Elle se frottait contre moi, miaulait, ronronnait, faisait le gros dos, chaloupait, ondoyait, sautait, griffait, galopait, piquait des sprints, s’élançait et retombait, se suspendait aux poignées des portes, réussissait à les ouvrir, s’étirait et bâillait, posait sa patte sur mon visage en approchant son museau de mon nez, m’interrogeait, était-ce l’heure du repas, allait-on boire du lait, de l’eau, était-ce l’heure de dormir, qu’allais-je décider, était-elle craquante cette Minne à n’en faire qu’à sa tête. Le reste, c’était ma vie intérieure et c’était mon affaire.

6.

Je replongeai dans le massif. La couleur des millepertuis était virulente, elle était si cuirassée qu’elle s’exténuait et finissait par disparaître dans un chatolement de vibrations lumineuses ; sous le soleil, les bruyères solaires tentaient un coup de force, elles me jetaient leur poudre aux yeux, elles prenaient le pouvoir, j’en voyais trente-six chandelles, je ne résistais pas, je regardais, éblouie, les lumignons étincelants, les milliers de calices ouverts, leurs dards étoilés et mousseux. De l’intérieur, derrière la porte vitrée de la cuisine, c’étaient les mêmes carreaux que ceux de la porte-fenêtre d’autrefois, le même découpage de l’espace. Je tentais de regarder ailleurs, un peu plus haut, un peu plus bas, à chaque fois je replongeais, à chaque fois le raccord se faisait sur la lumière, sur les milliers de scintillements, des fleurs aux cristaux de neige, du jaune au blanc, de la tiédeur d’un feu de bois à la froidure du dehors. Au travers de la vitre, dans un silence ouaté, des sensations mêlées de douillet et de vif, de raide, d’éparpillé et d’intense, d’abandonné, s’accordaient dans mon corps. La neige qui était tombée toute la nuit étincelait, la neige